

suis jamais fait d'illusions là-dessus. Je suis trop loin d'elle. Je me suis donc habitué, depuis mon enfance, à l'aimer comme on apprendait autrefois aux enfants à aimer les saintes, la Vierge ou le bon Dieu. Pour moi, donner mon honneur ou ma vie pour Bérengère, cela me semble naturel et je suis surpris que vous ne pensiez pas comme moi. Tant que Bérengère a été jeune fille, aussi longtemps qu'elle a vécu auprès de vous et que je pouvais, si rares que fussent ces occasions de bonheur, la revoir au château, j'avais cette raison-là de vivre et je me trouvais heureux. Mais Bérengère va se marier. Peut-être a-t-elle deviné que je l'aime... Si elle l'a deviné, malgré moi, par un secret pressentiment de femme, elle s'éloignera, après son mariage, par respect pour son mari... Je ne la verrai donc plus... Alors, que voulez-vous que je devienne?... Non, non, ne me refusez pas et surtout ne considérez pas ce que je vous demande comme un sacrifice. Je n'ai rien à sacrifier. Ma vie n'est rien. Mon honneur, j'en suis seul responsable, et sa perte ne retombe sur personne. Ou il n'y a rien, le sacrifice n'existe pas. Regardez au contraire ce que je gagne. Comment vous exprimerai-je toute l'infinie félicité que j'éprouverais à vous sauver et à sauver Bérengère ? Je ne le pourrais. Acceptez, madame. Quelle que doive être ma vie ensuite, en acceptant, c'est du bonheur que vous me mettez plein cette vie.

Elle secouait la tête :

—Folie ! disait-elle, admirable folie !...

Et ses yeux étaient emplis de larmes.

—Non, madame, n'appellez pas folie ce qui a été chez moi profondément réfléchi. Regardez comme je suis calme. Ecoutez comme je vous parle sérieusement ? Est-ce que les fous parlent ainsi ? Est-ce qu'on est aussi tranquille que je le suis, lorsque l'on obéit, même à une exaltation d'un moment ? Vous ne voulez pas que je me sacrifie parce que vous dites que cela est injuste. Et moi je vous conjure de me laisser accomplir ce sacrifice, parce que je ne puis être heureux qu'en l'accomplissant.

Obstinée, ne voulant même pas répondre par des arguments, elle se contentait de dire :

—Non, non, je ne veux pas.

Plus ferme, il reprit :

—Vous aimez mieux vous perdre ?

—Que la volonté de Dieu soit faite !

—Vous préférez perdre Bérengère ?

—Oui, puisque cela doit être.

—S'il y avait quelque autre moyen de vous sauver, je l'emploierais, mais il n'y en a pas. Répétez-vous bien, madame, qu'il n'y en a pas.

—Je le sais, dit-elle avec accablement.

Il eut un regard très long, attaché sur elle

Et il murmura :

—Je la sauverai quand même et malgré elle.

Clotilde lui avait pris les mains.

—Que vous êtes bon d'avoir pensé à cela ! Je ne l'oublierai jamais ! Et combien l'affection de ma fille pour vous serait augmentée, si elle pouvait savoir, si elle pouvait deviner...

—Non, non, il ne faut pas qu'elle sache ! Jamais ! Jamais !

—Ainsi, Pierre, demain vous serez arrêté ?

—Je le crois.

—Je ferai donc mon devoir.

—Malheureuse femme ! dit-il avec une profonde pitié.

—Malheureuse, c'est vrai, Pierre, mais, du moins, je ne veux être que malheureuse et non point coupable.

—Je ne vous convaincras pas ?

—Non.

—C'est bien. Je vois qu'il serait inutile d'insister.

Il attira les mains de Clotilde jusqu'à ses lèvres et les y retint. Ses lèvres tremblaient, mais moins pourtant que les mains de Clotilde.

Puis, avec un soupir :

—Adieu donc, dit-il.

—Adieu, Pierre ! fit-elle d'une voix altérée.

Car avec lui s'éloignait la dernière espérance du salut.

Mais elle n'avait pas de regret d'avoir refusé. Il ne lui venait aucune hésitation. C'était bien strictement son devoir qu'elle allait faire.

Déjà, bien des fois, elle s'était reproché d'avoir laissé accuser Séverac.

Recommencerait-elle avec Jourdan ?

Non.

Le jeune homme avait disparu, sous bois, dans la nuit. Elle, debout, la tête penchée, pleurait silencieusement.

Elle pleurait sur sa vie perdue, sur l'honneur des siens, sur les hontes du lendemain qui l'attendaient.

Puis elle s'éloigna aussi.

Elle reprit le chemin du château.

Elle marchait lentement, alourdie, ne voulant pas rentrer, ne sentant pas le sommeil, l'esprit partagé entre les épouvantes aux-

quelles l'aurore du lendemain allait donner une réalité et le souvenir des paroles de Jourdan.

La seule chose qui pouvait la consoler, en cette détresse, c'était d'avoir inspiré un dévouement pareil.

Enfin, elle se dirigea vers le château.

Elle demanda sa fille.

On lui dit que Bérengère était sortie presque en même temps qu'elle et s'était, comme Clotilde, dirigée vers le bois.

Depuis, elle n'était pas rentrée.

Clotilde eut un atroce serrement de cœur.

Sans raison, sans rien savoir, du premier coup, elle se dit :

—Bérengère a tout entendu. Elle sait tout. Elle était dans le bois. Elle me cherchait. Elle a surpris notre conversation.

Elle chancelle, étouffe.

Elle ne se dit pas que cela peut être absurde, que Bérengère l'a sans doute cherchée sans la rencontrer, qu'elle la cherche encore et qu'elle va revenir.

Non. L'Idée l'obsède... Ce n'est pas un pressentiment, c'est la certitude.

Elle retourne vers le bois ; elle court vers l'avenue où tout à l'heure elle a rencontré Jourdan et elle y arrive à peine que tout à coup, venant à elle, apparaît Bérengère.

La nuit est trop obscure.

La mère ne peut voir le visage de sa fille.

Mais qu'a-t-elle besoin de voir son visage ?

Elle n'a qu'à regarder sa démarche.

Bérengère semble atteinte de folie.

Elle marche dans l'avenue, chancelante, allant de droite et de gauche, comme si elle était prise d'une ivresse dangereuse, et ses bras font de grands gestes dans la nuit.

Elle ne voit pas sa mère.

Elle passe auprès de Clotilde, la frôle de sa robe et continue son chemin.

La mère n'ose lui adresser la parole.

Certainement, elle ne s'est pas trompée, Bérengère a tout entendu. Elle était là, tout à l'heure, auprès d'eux, et ils avaient même failli s'apercevoir de sa présence, lorsqu'un léger bruit de branches froissées était arrivé jusqu'à leurs oreilles.

Bérengère est au château.

Sa mère est derrière elle. Les lumières qui brillent semblent réveiller la pauvre fille de son rêve.

Elle regarde autour d'elle ; elle aperçoit Clotilde.

Elle fait un pas en arrière et ne dit pas un mot.

Et les deux femmes se regardent.

Quel combat dans ce cœur de jeune fille.

Qui va triompher ?

Elle est méconnaissable, les yeux sont vagues, meurtris, les lèvres fatiguées et tremblantes... Le front blanc, jadis si pur, est plissé d'une ride.

Le malheur vient de frapper là, brutalement.

C'en est fait ! Il a imprimé sa rude trace sur ce visage frais et charmant qui ne connaissait que le sourire.

Jamais plus, maintenant, il n'y aura de complet bonheur pour elle.

Elle n'avait pas vécu encore, puisqu'elle avait été constamment heureuse.

Maintenant elle vit, puisqu'elle souffre.

Et Clotilde l'examine fiévreusement, le corps un peu penché, comme pour s'élançer vers elle et la retenir si sa fille s'éloigne, si sa fille la répudie, si sa fille a horreur de ce qu'a fait la mère !

Mais si les yeux sont remplis de supplications, les lèvres sont muettes.

Les bras, même, ne se tendent pas vers la jeune fille, devenue par ce redoutable secret qu'elle a surpris, le premier juge de sa mère.

Clotilde reste immobile comme une coupable.

Elle attend son arrêt.

Si courte que soit cette incertitude, elle est horrible pour la mère. Cette enfant, elle l'adore. Ça été la grande joie de sa vie, en quelque sorte, la consécration de son amour pour Daniel. Elle se sent dans son crime excusable, si isolée, si abandonnée, qu'elle se dit que Bérengère fera comme tout le monde et qu'elle l'abandonnera aussi.

Et machinalement elle fait, en secouant la tête :

—Oh ! non, pas cela, mon Dieu, pas cela, ce serait trop !

Oui, Bérengère a hésité ! C'est que la chute était profonde ! Cette mère aimée et respectée une criminelle !... Car elle n'en pouvait douter !... Comment cela s'était-il fait ? Peu importe, elle le saurait assez vite.

Mais devant la mère anxieuse, au regard terrifié, son cœur se fondit.

N'avait-elle pas entendu aussi, au cours de cette conversation surprise, une phrase qui l'avait frappée ?

“ Le crime, je l'ai commis pour défendre ma fille.